

Pont

J'ai d'abord commencé par l'appeler « Barack » : immédiate et pléthorique hilarité de la classe de troisième : très mauvaise entame d'année scolaire pour le professeur principal que j'étais. Il ne se prénomait évidemment pas comme l'ancien président des États-Unis ; il s'appelait Burak, il venait de Turquie.

C'était une carcasse volumineuse, bonhomme, montée sur des baskets immenses à pilotis en caoutchouc. J'ai très vite remarqué ses larges mains, truelles crevassées par des travaux en tous genres. Sa voix était douce, ses yeux brillants ; une certaine obséquiosité enrubannait ses interventions.

J'ai su très vite par le Principal, qui lui vouait de l'affection, que pendant le confinement strict d'avril 2020, Burak lui avait servi d'interlocuteur car c'était le seul dans la famille à posséder suffisamment le français. Pertinent à l'oral, saisissant bien le sens implicite des textes étudiés, Burak éprouvait beaucoup plus de difficultés à l'écrit. Outre ses lacunes orthographiques, il ne parvenait pas à mener à bien des récits cohérents et des réflexions organisées. Ses résultats, moyens en début d'année, ont vite baissé – l'engrenage silencieux et sélectif de l'Éducation nationale dont je suis une des roues dentées se met véritablement en branle en troisième. Ce qui a aggravé la situation ont été ses absences de plus en plus fréquentes. On a étudié en commission le cas de Burak, on a posé un diagnostic – « décrochage scolaire » - et l'on est allé voir ailleurs, car il y a tant à faire !

Burak décrochait, donc ; disons que d'autres obligations l'accrochaient ailleurs : aider le père parti toute la semaine sur des chantiers lointains aux légalités incertaines ; lire à la mère tous les courriers administratifs ; aller chercher à l'école les sœurs et les frères. Parfois il revenait au collège, quand les menaces de signalement à l'Inspection académique pour absentéisme se précisaient. Chaque retour témoignait de nets changements : Burak se marginalisait, jouait l'insolence, ricanait, bavardait, ignorait les rappels à l'ordre. Les curiosités intellectuelles qui l'agitaient en début d'année le laissaient désormais tranquille. Aux yeux des autres, il gagnait petit à petit l'aura de l'apprenti caïd. Il s'est mis à porter des survêtements PSG fuseautés qui contrariaient l'embonpoint de sa carcasse. Certaines rumeurs prétendaient qu'il lui arrivait de faire le « chouf » pour le réseau du quartier.

L'enjeu principal de la troisième est l'orientation : fin de l'insouciance des jours. L'avenir, ce n'est plus ce soir et le tacos qu'on va partager avec ses potes. L'avenir, c'est un arbre dont les branches sont des voies de formation. L'avenir, c'est la brochure ONISEP, les portes ouvertes des lycées, que le collégien ressent physiquement le changement d'espace qui l'attend. Bac général ? bac pro ? apprentissage ? lycée public ? boîte privée ? internat ? demi-pension ? prendre le train ? abonnement TER ? Et c'est encore, cet avenir, des rencontres avec les professeurs, les proviseurs, diaporamas aux quarante-sept diapositives, smiley rigolard ou pensif, conseillers d'orientation, fiche de vœux, saisie de fiches de vœux sur des plateformes parsemées de chausse-trappes, assommant, assommant, assommant. Et c'est encore le stage d'observation en entreprise, le fameux, celui qui fait jouer les relations, un premier séparatisme social : selon qu'on est nanti ou non, c'est la boulangerie de la ZAC ou le cabinet d'avocat, le « Troc n'cash » ou la grande pharmacie, rester debout toute la journée, avoir du mal à rester debout toute la journée, le travail, le vrai, c'est quand ça commence à entrer dans le corps, épuisement, épuisement, et rapport de stage pour dire tout ça. Plus le tacos du soir, l'avenir, ça c'est certain.

Comme tant d'autres, Burak a d'abord songé en début d'année à demander une seconde générale, pressentant que c'était là la « voie normale », celle qui amenait à des métiers stables et bien payés. Ne pas contrarier les ambitions et laisser jouer à plein et en silence les déterminismes sociaux et scolaires. Au mois de mars, à la fin du second trimestre, les notes, elles, n'ont plus menti : Burak n'aurait pas le niveau pour suivre dans ce type de filière. Convocation des parents et de l'élève. Vient la mère qui m'implore de dégoter quelque chose pour son fils. Nous fouillons la revue ONISEP comme nous le ferions sur un étal de supermarché. Nous nous accordons sur un bac professionnel, ce qui, pour moi, est déjà une excellente chose et m'évitera les dialogues de sourds dans le bureau du Principal au mois de juin et, parfois, la commission d'appel qui, souveraine, tranchera l'avenir de l'élève. Reste le choix de la spécialité. Pourquoi pas le bâtiment ? Donner une dignité à ce choix en le plaçant dans un contexte plus général : le changement climatique. La mère opine du chef, Burak s'étonne. Eh oui, avec la hausse des températures, il va falloir complètement revoir le bâti : isolation des combles, des extérieurs, maison passive, géothermie, panneaux solaires, autant de nouvelles activités qui créeront de nouveaux métiers sans doute très correctement payés, et aussitôt, au-dessus de son foulard saphir, les yeux de la mère s'éclairent d'un avenir où son grand Burak, sapé d'un costume sombre, démarcherait des particuliers pour

leur vendre des maisons respectueuses de l'environnement, car il parle bien, son Burak, il a les mots qu'elle n'a pas. Mutique, ce dernier feuillette encore un peu la brochure puis, parce que la demi-heure d'entretien s'achève, finit par acquiescer poliment : ce sera le bac pro « technicien en installation des systèmes énergétiques et climatiques. » Pourquoi pas, après tout ? Tout pourrait s'arrêter là : dans le réel. Le réel dans toute son « impérieuse prérogative », comme le dit Clément Rosset, ses épaisseurs, sa permanence, le réel qu'on doit accepter pour ne pas s'illusionner et se faire encore plus mal.

Puis surviennent parfois de magnifiques coups de boutoir qui en secouent les bonnes assises. Cela se passe durant les dernières semaines de l'année scolaire, ce moment si délicat où il faut « tenir » les élèves alors que les principaux enjeux ont été pliés (passage en classe supérieure, affectation dans un lycée). Sur le tableau blanc est projeté un pont suspendu et sur cette image est écrite une phrase empruntée à la pièce de Wajdi Mouawad, *Tous des oiseaux* : « Que faisiez-vous sur ce pont ? »

Tel est le thème de l'atelier d'écriture que j'improvise : écrire à partir de cette phrase. Ce qui est improvisé est le déroulement de l'atelier, jamais le choix de la phrase. Une phrase mal choisie, c'est un échec assuré. Bien choisir une phrase, c'est en pressentir son potentiel créateur : elle doit être à la fois précise et allusive, concrète et symbolique. Ce sont ces tensions antinomiques qui stimulent la créativité et permettent son épanouissement : une phrase trop précise, le texte ne décolle pas ; une phrase trop abstraite, le texte n'apparaît pas. Quand je dois opérer un choix, je repense souvent aux « valeurs ou qualités ou spécificités littéraires » : « légèreté », « rapidité », « exactitude », « visibilité », « multiplicité », « consistance », qu'Italo Calvino, peu avant sa mort, avait déterminées pour que la littérature du nouveau millénaire puisse échapper à sa disparition. Ces « qualités » sont de précieux repères.

Je laisse une demi-heure aux élèves pour composer à deux une saynète. Le calme revient peu à peu. Des semaines qu'ils n'ont pas réellement écrit, des semaines qu'ils n'ont pas connu un moment de concentration. L'excitation cesse, certains regards se plissent, les yeux ne sont plus dans les écrans, les corps se font espace, ils sont là, ils sont ailleurs : écrire, l'acte strictement mécanique et corporel, est une hygiène de vie.

- Bien, qui souhaite passer ?

Burak lève la main. Il quitte sa place, suivi d'un autre élève. Une rumeur amusée parcourt les rangs, qui s'accroît lorsque la grande carcasse du garçon monte sur une chaise. L'effet

est impressionnant : Burak se trouve au milieu du pont suspendu, scrutant quelque chose, comme l'indiquent ses deux mains qui ont pris la forme de jumelles sur ses yeux. L'autre élève s'avance vers lui et lève légèrement la tête.

- Qu'est-ce que vous faites sur ce pont ?

Je ne reprends pas l'élève – j'aurais préféré qu'il conserve la phrase telle quelle mais nous sommes en fin d'année et mon intervention risquerait de briser la belle dynamique qui se met en place.

- Je cherche mon avenir.

- Ah ?

- On m'a dit que je pourrai devenir plombier mais je n'aime pas les tuyaux.

- Je comprends.

- Et qu'est-ce que vous avez envie de faire ?

- Je ne sais pas alors je cherche encore.

Burak tourne sur lui-même, s'arrête un instant sur moi, qui suis bouleversé.

- Vous n'avez pas des origines turques ?

- Si.

- Vous pourriez faire des kebabs ?

- Évidemment, c'est connu, tous les Turcs font des kebabs.

- C'est pas vrai ?

- Je déteste les kebabs !

Burak descend alors de sa chaise, enjambe la rambarde projetée du pont et quitte la scène en poussant un hurlement de désespoir. La salle applaudit. Nous sommes tous saisis. Et je le reste. Dans un chapitre de *L'Homme révolté*, Camus fait le lien entre la révolte et la création. Toutes deux s'inscrivent dans un effort de refaire le monde et toujours avec une « légère gauchissure ».

Sur sa chaise, au milieu de ce pont imaginaire, ce garçon a forcé la réalité en la recréant, en la gauchissant. Je ne sais s'il gardera en mémoire cette percée insurrectionnelle et poétique. Je le lui souhaite, évidemment. Je lui souhaite de conserver plus tard, lorsqu'il sera assujéti à des tâches peu valorisantes, cette vivante, tonique possibilité d'éventrer le réel par des mots, des images, des histoires.